Document généré le 4 juin 2025 21:09

Études littéraires

Balzac, *L'illustre Gaudissart. La Muse du département*, Classiques Garnier, édition de B. Guyon, Paris, Garnier, 1970, 500 p.

David W. Steedman

Volume 4, numéro 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVIe siècle

URI : https://id.erudit.org/iderudit/500190ar
DOI : https://doi.org/10.7202/500190ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)
1708-9069 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Steedman, D. W. (1971). Compte rendu de [Balzac, *L'illustre Gaudissart. La Muse du département*, Classiques Garnier, édition de B. Guyon, Paris, Garnier, 1970, 500 p.] *Études littéraires*, *4*(2), 238–240. https://doi.org/10.7202/500190ar

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

bouffonnes. En cela, le rire lui était enfin une façon de se donner la réplique, comme sur les trétaux un acteur solitaire. On n'a peut-être pas eu tort de dire que tout ce dont il avait besoin était « une cellule de moine sur un théâtre ».

Clément MOISAN

Université Laval

□ □ □

BALZAC, **l'Illustre Gaudissart. La Muse du département,** Classiques Garnier, édition de B. Guyon, Paris, Garnier, 1970, 500 p.

Bien qu'elles fussent séparées de dix années (*l'Illustre Gaudissart* est de 1834), Balzac groupa ces deux œuvres sous la même rubrique des *Parisiens en Province* dans la série des *Scènes de la Vie de Province* qui fait partie des *Études de Mœurs.* Il les publia ainsi reliées pour la première fois en 1843 dans le tome VI de *la Comédie humaine.* M. Guyon s'appuie donc de l'autorité du romancier lui-même en nous donnant cette édition de « deux récits aussi différents par la masse, la matière et le ton » (p. XIII).

Cette édition s'avère indispensable pour tout chercheur qui voudrait désormais approfondir un aspect quelconque d'un de ces romans. Au point de vue scientifique l'apparat critique de M. Guyon est irréprochable et témoigne d'une maîtrise extraordinaire du domaine balzacien. Il nous présente une introduction générale pour les deux textes, des notices bibliographique et biographique, des notes et une introduction approfondie pour chaque roman (dont cent pages pour *la Muse du département*). Il y ajoute également une série d'appendices critiques et documentaires où le spécialiste trouvera l'histoire de chaque texte, les variantes, des pages supprimées de *l'Illustre Gaudissart* et les textes pré-originaux de *la Muse du département.* En tout l'édition comprend cinq cents pages dont à peine la moitié est consacrée au texte des romans.

Pour *l'Illustre Gaudissart* l'éditeur emploie avec raison le texte de l'édition Furne de 1843, qui dans ce cas est le même que l'exemplaire personnel du romancier de l'édition Furne (F2). Il indique toutes les variantes du manuscrit de l'édition originale de 1834, de sorte que nous disposons de la genèse de plusieurs longs paragraphes aussi bien que d'un passage fort intéressant de douze pages qui fut publié en 1834 et supprimé dans l'édition de 1843.

Pour *la Muse du département* M. Guyon se sert du F2 corrigé de Balzac en 1845 en ajoutant les variantes du feuilleton du *Messager* (mai et avril 1843), de l'édition Souverain (novembre 1843) et de l'édition Furne de 1843. Il indique aussi les variantes des textes pré-originaux qui servirent de source au romancier et il reproduit ces textes en entier après les variantes. Le spécialiste trouve recueillis dans cette édition tous les textes nécessaires pour une étude de la genèse du roman et du phénomène du réemploi chez Balzac.

L'introduction de *l'Illustre Gaudissart* puise largement dans un article de l'éditeur, « Balzac, héraut du capitalisme naissant » (*Europe,* numéro spécial Balzac, janvier-février 1965). Dans les deux textes précités M. Guyon met l'accent sur la signification politique et sociale du récit où il voit surtout une méditation sur

« l'essor du capitalisme au début du XIXe siècle et sur la place que, dans cette grande aventure économique, sociale et politique, a occupée l'intelligence, sous la forme de la spéculation » (p. XXX). Gaudissart serait représentatif d'un nouveau type de capitalisme qui sévit à l'époque grâce à des campagnes publicitaires en province. Mais au lieu de se concentrer sur cet aspect *représentatif* du héros, M. Guyon persiste à identifier Gaudissart et Balzac et à ne voir dans la carrière du commis voyageur qu'une image des complications financières de la vie de Balzac. La dernière partie de son *Introduction* est intitulée « Gaudissart, c'est moi ». Cette tendance de l'éditeur est d'autant plus regrettable qu'il avait présenté l'aspect « capitalisme naissant » comme l'essentiel du récit après avoir éliminé l'importance de toute une série de significations possibles qui servent de sous-titres dans son *Introduction* : « un conte drolatique », « une histoire de fou », « une vue de Touraine », par exemple.

Les deux introductions et les notes, pleines de renseignements très utiles d'ordre biographique, bibliographique, historique et politique sur Balzac et son époque, manquent presque totalement d'esprit critique au sens littéraire et moderne du terme. L'*Introduction* de *l'Illustre Gaudissart*, par exemple, contient des phrases comme celles-ci à propos de la conversation de Gaudissart et du fou Margaritis :

Il a cru nous amuser avec cette mystification dont l'instrument est un fou. Il s'est trompé. Passons vite sur cette faute de goût. En vérité l'erreur n'est pas grave car « l'histoire » ici n'est pas ici l'essentiel. Elle est un support, un prétexte. Le véritable intérêt de la scène est ailleurs. (p. XXVII)

Dans son analyse des pages supprimées de *l'Illustre Gaudissart* il se demande « pourquoi ces pages brillantes ont-elles été sacrifiées en 1843 ? » Sa réponse : « Enfin l'artiste dut être sensible au déséquilibre imposé à un récit aussi mince par cette énorme excroissance » (pp. 356-357). En somme des notions classiques de bon goût, de forme parfaite et de genre s'ajoutent au mélange biographique et historique, de sorte que nous n'y trouvons aucune analyse serrée des textes en tant que romans, aucune analyse qui justifie les jugements de l'éditeur.

Dans son *Introduction* à *la Muse du département* l'éditeur dépouille de façon très consciencieuse toutes les sources possibles des caractères du roman et des textes littéraires écrits par l'héroïne. Il nous indique également tous les détails historiques et politiques qui pourraient avoir influencé Balzac dans la composition de son roman. Quant à ces textes préoriginaux de *la Muse du département*, il nous les livre avec le commentaire suivant :

On ne saurait dire que la « greffe » a parfaitement « pris ». La loi des genres, en littérature, est inexorable. Un essai analytique n'est pas un roman. On peut en extraire des aphorismes, des maximes, des tirades, des analyses, des discours et même des dialogues, des « scènes » qui donnent l'apparence de la vie. On peut même en tirer des faits, des actes qui sont comme des preuves. Cela ne peut faire un roman. Pour qu'il y eût roman, il eût fallu nous montrer dans des séries de scènes, se déroulant dans le temps, l'usure progressive de la « femme supérieure » par son milieu. Balzac était fort capable de le faire. Faut-il rappeler les plus illustres exemples de sa technique ? (p. 94).

Il analyse ce roman en termes d'un idéal balzacien, et après avoir donné une explication biographique de l'échec qu'est *la Muse du département* il conclut que ce roman de la femme supérieure en province « n'a pas été vraiment écrit. Il lui manque cette chair, cette épaisseur, cette vie qui sont les signes de la grande, de l'authentique création romanesque » (*Ibid.*, p. 94). Après avoir dit *pourquoi* Balzac n'a pas réussi, il ne nous dit *comment* que d'une façon très générale — « cette chair [. . .] cette vie » — qui ne nous aide nullement à comprendre ce roman-ci en fonction de sa propre structure. Ainsi il se permet de déclarer dans la conclusion de *l'Introduction* à *la Muse du département* que c'est un livre « mal composé [. . .] mal surveillé, imparfaitement dominé », mais « pourtant l'un des plus riches fragments de l'œuvre balzacienne » (p. 147). Un roman en somme où il manque les qualités de la perfection et du beau idéal.

Il est frappant que M. Guyon analyse d'une manière bien nuancée le problème de l'adultère et des mœurs de la société dans *la Muse du département* et chez Balzac en général. Mais il reproche à Balzac le réalisme avec lequel il dépeint cet adultère en l'accusant de dépasser les normes du bon goût par « un certain « défoulement » érotique », qui reflète des excès d'ordre personnel chez le romancier (p. 144).

En somme, c'est une édition indispensable et sans reproche sur le plan scientifique, politique, historique et biographique où l'éditeur réussit à bien camper tous les faits à sa disposition dans leur époque et dans la vie de Balzac. Mais c'est aussi un excellent exemple de cette critique traditionnelle qui persiste à rendre des jugements d'ordre littéraire — et des jugements de valeur — sans tenir compte de l'évolution de la critique moderne.

David W. STEEDMAN

McGill University

□ □ □

R. J. SHERINGTON, **Three novels by Flaubert,** Oxford, Clarendon Press, Oxford University Press, 1970, X + 363 p.

Cet ouvrage porte en sous-titre : *A Study of Techniques.* L'auteur nous présente en effet l'étude très approfondie d'une technique (une seule) et des diverses utilisations qu'en fera Flaubert dans ses trois grands romans : *Madame Bovary, Salammbô* et *l'Éducation sentimentale.* Analyse patiente, fouillée, qui pourrait s'avérer sèche et ennuyeuse ; mais très bien illustrée, par ailleurs, et qui devient rapidement passionnante à suivre. M. Sherington nous indique dès l'abord qu'il s'agit d'une vérification et d'un prolongement des études de Percy Lubbock (*The Craft of Fiction*) et de Jean Rousset (*Forme et signification*) sur le point de vue chez Flaubert. Il veut montrer comment et pourquoi le point de vue restreint prendra peu à peu le dessus sur les autres techniques romanesques, à mesure que Flaubert constatera les limites du narrateur omniscient, et comment cette technique du témoin privilégié respectera toujours les deux exigences essentielles de l'esthétique flaubertienne : l'impersonnalité et l'unité de structure.

En précisant que la critique n'a jamais été beaucoup plus loin que les affirmations de Flaubert